1000 grues

*Le 6 août 1945, 8h15 du matin, à Hiroshima,*

Il devait être sept ou huit heures du matin, lorsqu’un « Boum » sonore éclata. Il fut suivi d’une sorte de tremblement de terre puis d’une nuée de grands incendies qui dégagèrent une fumée nauséabonde, cette dernière envahit toute la ville. MA ville : *Hiroshima..*.

Dès que ma mère eut entendu ce bruit, vite, elle nous prit, mon frère et moi dans ses bras, nous mit des mouchoirs sur nos petits nez, et empoignant ma grand-mère par la manche de son kimono blanc, elle essaya de nous entraîner le plus loin possible de cet enfer naissant.

Matsu Sasaki, notre grand-mère, repoussa violemment notre mère, et s’engagea dans les flammes qui dévoraient notre maison, afin de tenter de récupérer nos biens les plus précieux. Maman, le visage angoissé par la peur, lui cria : « Non, reviens ! », mais en vain. Matsu, ne revint...jamais.

Notre habitation devint un gros tas de cendres, et ma mère courut vers le nord, en nous tenant fermement. Nous traversâmes la ville, et du haut de mes deux ans, je vis des choses qui se gravèrent éternellement dans ma tête d’enfant. Cette explosion, avait tout détruit. Les villes par lesquelles nous dûmes passer n’avaient plus ni couleurs, ni beauté. Partout que des tas de cendre, des corps étendus sur le sol, et la mort qui rodait telle un aigle se préparant à se jeter sur sa proie. Nous passâmes par des montagnes, des plaines, nous longeâmes de petites rivières, Masahiro, mon frère, et moi mourrions de faim. Hélas, maman, n’avait rien non plus à nous donner. Nous survînmes grâce à l’eau des rivières et à la générosité des personnes qui pouvaient nous donner ce qu’il leur restait...

Nous gagnâmes Miyoshi, une ville au nord de la préfecture, au bout de cinq bons jours de marche. Oncle et Tante Kawamura, comme les appelait maman, habitaient une petite maison ; dès que nous atteignîmes leur porte, maman, épuisée de nous avoir portés, épuisée de s’être privée de manger pour nous, épuisée d’avoir autant marché, s’effondra inconsciente sur le sol de terre...

•

*Le 20 octobre 1954, de retour à Hiroshima depuis 2 mois*

-« Excellent Sadako, comme toujours » me dit mon institutrice en me rendant mon interrogation de mathématiques. J’avais obtenu la note de 19,5/20. Je la rangeai dans ma pochette en carton, afin d’éviter l’exhibition de ma copie.

-« T’en as de la chance » me souffla ma meilleure amie Chizuko, assise à ma droite. Elle, reçut un 8/20 et une petite claque de la maîtresse pour avoir parlé sans son autorisation.

Le soir, lorsque je rentrai, mon père assis sur le canapé lisait le journal et ma mère nous préparait le repas dans la cuisine, une délicieuse odeur de bouillon flottait dans l’air.

Mon père, Shigeo Sasaki, avait eu la « chance » si j’ose dire, d’échapper à la bombe nucléaire, car ce jour-là, son travail l’avait amené hors d’Hiroshima ; il nous avait rejoint 2 jours après l’explosion, à Miyoshi dans la maison de Tante et Oncle Kawamura.

Le soir à table, nous mangeâmes des nouilles de blé accompagnées de bouillon.

-« L’école s’est bien passée ? » questionna ma mère à l’intention de Masahiro et de moi.

-« Bof Bof » répondit mon frère.

-« Oui, j’ai eu un 19,5/20 » répondis-je fièrement en brandissant ma copie pour preuve.

-« Bravo, ça c’est ma fille » me félicita mon père.

-« Félicitations Sadako » enchaina ma mère.

-« Intello » maugréa mon frère.

•

*Le 3 novembre 1954, à Hiroshima*

-« Allez Sadako, allez » m’exhorta mon équipe, les rouges, en criant.

Je courais le long de la piste en terre battue, vite. Mon équipe devait absolument gagner ce relais. C’était primordial ! La sueur dégoulinait le long de mon front, et la chaleur m’envahissait. Finalement, quelques secondes plus tard, je franchis la ligne d’arrivée. Les rouges avaient gagner !

Malheureusement, je sentis ensuite de grands vertiges. Soutenue par Chizuko, je m’assis sur un banc. Il semblèrent passer, et je les associais donc à la fatigue causée par la course. Grave erreur, car à peine une heure plus tard, des vertiges encore plus puissants que les précédents m’assaillirent, et je m’effondrai au sol, incapable de me relever. Ma tête tournait tellement. J’avais mal, je souffrais. Chizuko et d’autres de mes camarades de classe appelèrent notre institutrice qui contacta immédiatement mes parents.

Ces derniers, très inquiets de mon état, m’emmenèrent immédiatement à l’hôpital de la Croix Rouge. Je perdais le contrôle de mon esprit et de mon corps, que m’arrivait-il ?

Pendant les examens, j’ai cru que la vie allait me quitter. Les médecins, penchés sur moi, agitaient des objets métalliques inquiétants. Plus tard, alors que j’attendais allongée sur un lit, dans une salle toute de blanc, angoissée de ce qu’on allait m’annoncer, un médecin vint voir mes parents qui étaient assis auprès de moi, et demanda à leur parler en privé, sans moi. Contraints, ils acceptèrent. De loin, lorsque le médecin annonça la chose à mes parents, je vis ma mère se prendre la tête dans les mains et pleurer. Mon père lui, prit un air grave et angoissé, puis tenta de consoler ma mère. Une fois mes parents informés, le médecin vint vers moi et me dit :

-« Il va falloir que tu sois très courageuse ma grande. On t’a diagnostiqué une leucémie. C’est une sorte de cancer des cellules sanguines » enchaîna-t-il. « Mais on l’appelle aussi *« Le mal de la bombe atomique »*, tu as été touchée lors de l’explosion d’Hiroshima, tu n’es pas morte sur le coup, mais ton corps a développé cette maladie. Je dois cependant te prévenir, très peu de gens en survivent. Je suis désolé, ma petite » finit-il tristement en s’inclinant et en partant d’un pas lourd.

Ma mère se jeta sur moi et m’étreignit dans ses bras en pleurant et en sanglotant. Mon père mit sa main sur son épaule et me regarda. Ses yeux étaient emplis de grosses larmes. Et là, j’ai bien vu que ma fin était proche, très proche...

•

Je dus donc rester à l’hôpital. Mes parents et mon frère essayaient de me rendre visite le plus souvent possible. Plus le temps passait, plus mon corps fléchissait.

Chizuko vint me rendre visite un jour après mon hospitalisation. Elle avait apporté un petit sac en toile qui contenait un gros tas de feuilles d’origami de toutes les couleurs. Après avoir pleuré, et essayé de me consoler du mieux qu’elle le pouvait, mon amie me dit d’une voix très sérieuse avec un mince filet d’espoir :

-« Sadako, tu sais qu’il existe une légende selon laquelle, si l’on plie 1000 grues en papier origami, l’un de nos vœux s’exauce. Tu pourrais essayer » ajouta-t-elle.

Dès lors, un infime espoir avait grandi en moi. Je m’attelais à la tâche de confectionner 1000 grues. Je pliais et repliais inlassablement le fin papier coloré, afin de former de parfaits origamis. Je les mettais ensuite dans un carton. Lorsque je n’ eus plus de papier, j’enlevai les étiquettes des flacons de mes médicaments. Ma famille m’aida à plier des grues, Chizuko aussi.

J’avais espoir, je pouvais guérir. A présent, je pouvais confectionner une grue sans le manuel que ma meilleure amie m’avait apporter. Je connaissais chaque mouvement par cœur. Chaque plis.

Alors que je pliais ma 644ème grue, un violent vertige s’empara de ma tête, et tout ce qui était autour de moi s’éteignit. Je sombrai alors dans un sommeil... éternel. Avec une infirmière endormie à mes côtés.

Nous étions le 25 octobre 1955, et j’avais 12 ans...